



Louis Couperus (Photo du «Letterkundig Museum, Den Haag»).

louis couperus en france

L'auteur néerlandais Louis Couperus (1863-1923) a vécu de nombreuses années à l'étranger, et plus particulièrement en France et en Italie. Dès avant 1900, il avait quitté le Nord:

Mon âme est double: enfant de mélancolie boréale, elle se terre, toute humble, sous le ciel du Nord et se sent une avec la mer et l'air gris.

Mais quand s'enfuient les visions de crépuscule vers les ombres incolores de malheurs obscurs, elle lance son cri de joie vers le ciel d'azur.

Louis Couperus a écrit un nombre considérable de pages sur la France. La littérature française ainsi que les musées français l'ont profondément impressionné. Sachons d'abord qu'avec son camarade d'école, Frans Netscher, et sous l'influence de son professeur de littérature néerlandaise, Jan ten Brink, il fit assez tôt connaissance avec la littérature française, avec l'œuvre de Hippolyte Taine, celle de Gustave Flaubert, de Paul Bourget et de Théophile Gautier entre autres. Mais ce fut surtout l'œuvre d'Emile Zola qui retint son attention. A la fin de sa vie, en 1923, Couperus rendit encore hommage à cet écrivain dans les termes suivantes: «Je lisais beaucoup Zola et ...le monde s'ouvrit à moi. Car Zola, reconnaissons-le ouvertement, était le grand et loyal maître de notre génération de prosateurs. Et telle est restée mon opinion. Zola nous a ouvert les portes, nous a montré le monde, nous a indiqué la voie vers les immenses contrées de la Vie dans les horizons fuyants. Les mains levées, enthousiastes, même si la mélancolie et le désespoir remplissaient nos jeunes âmes (...), nous avons suivi le chemin nouveau, et nous avons appris à regarder la Vie telle qu'elle était, sans sentimentalité, sans romantisme, cruelle et fatale, mais douloureuse telle une Mère qui souffrait

marc galle

Né en 1930 à Denderleeuw (Flandre orientale). Docteur ès lettres de l'université de Bruxelles avec une thèse sur *Het noodlot in het werk van Louis Couperus* (1963 - Le destin dans l'œuvre de Louis Couperus), publiée en 1973 sous le titre *Van gedroomd minnen tot ons dwaze bestaan* (De l'amour rêvé à notre existence stupide). A publié encore plusieurs études sur le même auteur: *Couperus in de kritiek* (1963 - Couperus par la critique), *Couperus en de liefde* (Couperus et l'amour), *Couperus en de psycho-analyse* (1963 - Couperus et la psychanalyse), et préparé une édition des poèmes et de plusieurs nouvelles de Couperus. Son étude sur Couperus lui a valu le prix de la province du Brabant. Une monographie de *Cyriel Buysse* (1966). A composé avec Garnt Stuiveling et Roger Bodart le *Guide littéraire de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg* (1972). Auteur du scénario de films culturels consacrés aux artistes *Cyriel Buysse, August Vermeylen, Jan Yoors et Marnix Gijsen*. Collaborateur au *Uitspraakwoordenboek der Nederlandse taal* (Dictionnaire de la prononciation du néerlandais). Depuis 1965, donne quotidiennement une chronique du bon usage néerlandais à la BRT, émissions néerlandaises de la radiodiffusion belge, qui lui a valu le prix Sabam. De nombreux séminaires sur la langue et la littérature néerlandaise à plusieurs universités étrangères.

Adresse:
Neerleest 6, 1020 Brussel (Belgique).



louis couperus en france



Louis Couperus à vingt ans (Photo du «Letterkundig Museum, Den Haag»).

pour ses jeunes enfants que nous étions, et pendant que nous marchions, dans notre extase juvénile, sur la longue route qui s'étendait devant nous, nous nous promettions de nous écrire, de décrire et de noter tout ce que nous voyions, ressentions, vivions et souffrions au moyen du Verbe brillant, noble, englobant tout et accueillant tout!

Nous avons tenu parole: nous avons écrit. Nous avons écrit après avoir lu, surtout après avoir lu et appris d'Emile Zola, notre Maître imposant, sans l'enseignement duquel, même s'il était cruel et s'il

ne ménageait jamais les tendres sensibilités de notre jeunesse accablée, nous n'aurions jamais vu ni su quelle est la Vie réelle pour nous, les hommes, dès que tous les voiles sont levés et que toute la sentimentalité romantique de l'époque de nos parents et de nos grands-parents a été écartée avec mépris. Tous ceux qui, en ces années, se sont adonnés avec nous à la littérature, étaient des disciples de Zola, ne l'oublions jamais. (...) Personnellement, du moins, je témoignerai ma reconnaissance à l'égard d'Emile Zola aussi longtemps que mes mains sauront guider la plume.»

Le premier contact de Louis Couperus avec Paris fut un échec. Le tendre esthète qu'il était avait déjà visité en 1890 la capitale française, ce haut lieu du monde culturel international. Il doit même avoir eu l'intention de s'y établir, sinon pourquoi se serait-il fait rayer du registre de la population de La Haye? Il y écrivit notamment les nouvelles *Een Verlangen* (Un désir) et *Een illuzie* (Une illusion), dont les personnages principaux se révélaient être des névropathes indolents, incapables d'affronter la vie, comme c'était déjà le cas de l'héroïne de son premier roman, *Eline Vere* (1888).

Le séjour de Couperus à Paris fut sombre, comme nous pouvons le déduire d'une lettre qu'il adressa le 31 octobre 1890 à sa cousine Marie Vlielanders Hein: «J'ai le sentiment de jeter une ombre sur tout ce qui m'entoure et sur tous ceux avec qui je parle...».

Il avait besoin de sa mère, disait-il encore - il avait 28 ans -, et le 24 novembre 1890, il écrit: «Parfois, même si je ne l'écris pas à Oma (il s'agit de sa mère), tout ici est si grand, si vaste, si froid et si

solitaire autour de moi, comme si Paris était le Sahara. Tu me diras, bien sûr, pourquoi ne reviens-tu pas là où tu n'auras pas froid, où tu ne seras pas seul, mais à vrai dire, je sens qu'il vaut mieux que je m'éloigne de La Haye, même de vous tous qui m'aimez tant. Même s'il m'arrive d'avoir froid de temps à autre, je n'ai pas encore regretté une seule minute d'être venu ici.»

Vers le nouvel an de 1891, Couperus regagne tout de même La Haye. Selon le journal *De Provinciale Groningsche Courant*, il aurait été transféré de Paris à un centre psychiatrique à Utrecht, information dont nous n'avons toutefois pu trouver aucune confirmation. Marie Vlieland Hein nous a dit à ce propos «qu'il arrive plus facilement aux âmes sensibles qu'aux autres de songer à l'autodestruction».

Plus tard, le 9 septembre 1891, il épousa une autre de ses cousines, Elisabeth Baud. Ensemble, ils retournèrent encore à Paris, qui lui restait cependant tout aussi antipathique. Couperus y logeait au 18, rue Chateaubriand, où il écrivit le roman *Majesteit* (1893), qui parut assez rapidement en traduction: *Majesté* (1898). Dans son introduction, Maurice Spronck compare le roman avec *Les rois* (1898) de Jules Lemaître. *Wereldvrede* (1895), le roman suivant, y parut aussi en traduction: *Paix universelle* (1899). En 1896, Couperus y travailla encore au roman autobiographique *Metamorfoze* (1897 - *Métamorphose*), et plus spécialement au chapitre sur l'*Anarchisme*, mais «Paris n'est pas Rome, et tous les deux, nous trouvons que l'air de Paris est chargé d'une mélancolie qui est absente du ciel bleu du doux Midi». Le conte *Psyche* (1898), écrit en Allemagne, paraît encore en traduction fran-

çaise sous le titre *Le cheval ailé* (1923). Dans sa préface, Julien Benda écrivit notamment: «Comme Tourgueniev, comme Nietzsche, M. Louis Couperus est un de ces fils du Nord qui se sont fait du pays du soleil une seconde patrie, et de la civilisation méditerranéenne une seconde tradition. Lui-même nous parle de cette «âme latine» qu'il s'est découverte dès l'enfance et qu'il a longuement promené, instruite et formée sous les ciels de France et d'Italie. Il n'en semble que plus naturel de faire connaître à un public français le matre hollandais dont, au surplus, les nombreux poèmes et romans sont lus et applaudis de tout le Nord cultivé.» Cette traduction connut quatre éditions en France.

En 1900, Louis Couperus s'établit à Nice, dans la Villa Jules, située avenue Saint-Maurice, où il écrivit *De boeken der kleine zielen* (1901-1903 - *Les livres des petites âmes*), qui constituent pour ainsi dire un adieu au Nord. Dans une lettre du 22 décembre 1900, adressée à Marie Vlieland Hein, il écrit: «Ici, c'est un vrai paradis». Il devait se tourner désormais vers le passé «défunt», vers la mythologie et l'art ancien. Toujours à Nice, il écrivit entre autres *Babel* (1901), *Over lichtende drempels* (1902 - *Au-delà de seuils lumineux*), *Dionyzos* (1904 - *Dionyse*), *De berg van licht* (1905-1906 - *La montagne de lumière*), *Van oude mensen, de dingen die voorbijgaan* (1906 - *Vieilles gens, choses qui passent*) et, plus tard, *Herakles* (1913 - *Héraclès*).

À Nice se jouent encore la nouvelle *Bébert le boucher et André le pêcheur* (1910), qui se situe quai de Midi, ainsi que son *Incognito in Nice* (1910 - *Incognito à Nice*). Dans ses célèbres *Legenden van de blauwe kust* (1910 - *Légendes de la*

louis couperus en france



Louis Couperus (Photo du «Letterkundig Museum, Den Haag»).

Côte d'Azur), il écrit une fois de plus que sa femme et lui avaient fait venir «de la froide Hollande» tout ce qui leur appartenait. De 1906 à 1913, Couperus n'écrivit à Nice que de petits textes: «L'antiquité, que j'aime beaucoup, ne me parle pas ici, bien que nous ayons quelques vestiges, une arène antique à proximité de Cimiez, même s'il y a des ruines de l'époque d'Auguste à La Turbie. Ici, l'antiquité se tait. Elle ne se révèle pas au promeneur qui longe la Côte d'Azur comme elle se manifeste, généreuse et maternelle, au voyageur qui parcourt le Latium. Ici, on ne songe pas à l'antiquité. Sous ce ciel

bleu, au bord de cette mer d'azur, on songe uniquement au présent, au jour d'aujourd'hui, à la jouissance du moment présent...» Ses récits *Tragisch diner* (*Dîner tragique*) et *Avond in het casino* (*Soirée au casino*) ainsi que sa brillante description du carnaval sont consacrés à la ville de Nice ou s'y déroulent. Dans un entretien fictif avec lui-même, nous apprenons que le climat de Nice l'incitait à la paresse. C'est pourquoi, pendant plusieurs années, il ne devait plus écrire de roman. C'est sous l'influence de son séjour dans le Midi qu'il écrivit notamment: «Nous voulons trop vivre nous-mêmes, les hommes, nous, âmes tendres et vagues, nous ne nous laissons pas assez vivre...».

Nous savons que ce n'est pas là l'unique raison pour laquelle Couperus n'écrivait plus de romans, comme il l'avait fait savoir notamment à son éditeur, L.J. Veen. Outre le fait que sa source d'inspiration hollandaise s'est tarie, c'est la jouissance du moment présent - il nous a donné une jolie traduction néerlandaise du «carpe diem»: *pluk de dag*, cueillons le jour - qui doit avoir contrecarré tout travail créateur sérieux jusqu'au moment où il s'est tourné exclusivement, à partir de 1913, vers la mythologie et l'antiquité.

Couperus a passé une partie de la première guerre mondiale aux Pays-Bas. Par la suite, il a encore effectué de grands périple en Afrique, en Indonésie, au Japon et en Chine, et quelques petits séjours à Paris et à Londres. En 1921, il arriva dans la capitale française où il devait assister, au mois de mai, à l'exposition consacrée à la peinture néerlandaise au Musée du Jeu de Paume. Il logeait à l'hôtel Régina, à proximité du Louvre. Toutefois: «Paris reste toujours à quelque

distance de moi, Paris ne m'adopte pas. A Paris, je suis toujours en visite (...); à Rome, je me sens toujours comme un enfant que l'on berce doucement. Paris ne me prend jamais dans ses bras.» Pourtant, il adore y flâner: «J'aime beaucoup la rive gauche (...). J'aime beaucoup dîner chez Soufflet (...). J'aime passionnément le Musée de Cluny, avec les splendides gobelins de la Dame à la licorne et les couronnes royales gothiques (...). Si j'aime Paris? A vrai dire, oui. C'est une ville où, il y a bien des années, j'ai souffert. Lorsque les années s'écoulent, on ne peut qu'aimer l'endroit où l'on a souffert.»

Louis Couperus n'a guère de contact direct avec des auteurs français. Teodor de Wyzewa, qu'il a rencontré lors de son premier séjour à Paris, et qui a écrit sur lui dans *Le roman contemporain à l'étranger* (1900), constitue une grande exception. Toutefois, Couperus a été fort influencé par la littérature et les courants spirituels français. Nous avons déjà mentionné Emile Zola, auquel il a encore rendu hommage à la fin de sa vie. En 1895, il écrivit *De Verzoeking van den Heiligen Antonius* d'après *La tentation de Saint-Antoine* de Gustave Flaubert, dont *Salammbô* lui avait été une véritable révélation. Contrairement aux écrivains du mouvement de Quatre-Vingt, qui vouaient un culte aux lakistes anglais, Couperus a très tôt fait la connaissance de l'œuvre de Théophile Gautier, de Leconte de Lisle et d'autres écrivains décadents. La littérature française répondait en partie à sa propre conception de la vie et à ses aspirations artistiques. C'est principalement sur la Côte d'Azur qu'il a trouvé une conception de la vie - se laisser vivre davantage - et une nature qui, pendant quelque temps,

l'ont libéré de ses sombres idées de fatalité. C'est pourquoi il a prolongé ce qu'il appelait son «auto-exil». C'est à Nice, où il s'était écrié: «Oh, mon Dieu, ce que je m'ennuie» qu'il a réalisé la partie quantitativement la plus importante de toute son œuvre.

Louis Couperus est considéré comme l'un des plus importants parmi les auteurs européens. Son œuvre a bénéficié d'un accueil particulièrement favorable dans les pays anglo-saxons - aux Etats-Unis, on le qualifiait de «a man of genius», homme de génie - et en Allemagne. Pratiquement toutes ses œuvres importantes y ont été traduites. Provisoirement, il est moins connu en France. Seuls y étaient traduits les romans déjà cités, *Psyche*, *Majesteit*, *Wereldvrede*, ainsi qu'*Extaze* (1892 - *Extase*, 1897). Il y a quelques années, j'eus l'occasion de donner une causerie sur *Louis Couperus, décadent européen* à l'Institut néerlandais à Paris, devant un public composé en partie d'éditeurs, auquel M. Francis Ambrière, directeur de la maison d'édition Hachette, m'a présenté. A cette occasion, j'ai formulé le vœu que les grandes œuvres de Louis Couperus puissent être présentées au public français. Depuis, *Van oude mensen, de dingen die voorbijgaan* a paru en français: *Vieilles gens et choses qui passent* (1973). Mais quand seront traduits *De boeken der kleine zielen* (*Les livres des petites âmes*), *De stille kracht* (*La force secrète*) et tant d'autres? Lors du vernissage de l'imposante exposition consacrée à *l'Expressionnisme flamand d'Ensor à Permeke* à l'Orangerie, en 1970, nous avons entendu des critiques d'art parisiens, admirant une œuvre de Permeke, se poser la question: «Comment est-il possible que nous ayons dû attendre si longtemps avant de faire la

louis couperus en france

connaissance d'une œuvre d'art de cette valeur, et qui date de 1935, alors que la Flandre se trouve à peine à quelques heures de distance de Paris?»

Espérons que leur enthousiasme sera toujours aussi grand lorsqu'ils pourront en-

fin, après trois quarts de siècle, apprécier l'œuvre du plus important parmi les romanciers néerlandais.

Traduit du néerlandais par Willy Devos.

Bibliographie des œuvres traduites en français de Louis Couperus:

Extase. 1897. (Nous n'avons trouvé aucune autre information bibliographique au sujet de cette traduction). Néerlandais: *Extase*, 1892.

Majesté. Traduit du néerlandais par L. Baud. Précédé d'une étude de Maurice Spronck. Paris, Plon, Nourrit & Co, 1898. Néerlandais: *Majesteit*, 1893.

Paix universelle. Traduit du néerlandais par L. Baud. Paris, Plon, Nourrit & Co, 1899. Néerlandais: *Wereldvrede*, 1895.

Fleurs de Nuits. Traduit par Knopff. Paris, *Revue des Revues*, 11 juin 1894; *L'Ermitage*, janvier-février 1900. Néerlandais: *Nachtbloemen*.

Vivier et cascade. Traduit du néerlandais, avec introduction, par Paul Eyquem. Paris, Nouvelles littéraires, 16 juin 1923, p. 6. Néerlandais: *Vijvers met karpers en waterval*, extrait du roman *Het snoer der ontferming* (1924 - *Le collier de la miséricorde*).

Le cheval ailé. Traduit du hollandais par J. Barbier. Préface de Julien Benda. Paris, Editions du Monde Nouveau, 1923, XI-191 p. Néerlandais: *Psyche*, 1898.

La découverte. Traduit du néerlandais par H. Plard. Dans *l'Anthologie de la prose néerlandaise - Pays-Bas II, Romanciers et nouvellistes*, Paris-Bruxelles, Aubier-Asedi, 1972, p. 125-139. Néerlandais: *De ontdekking*, extrait du roman *Van oude mensen, de dingen die voorbijgaan*, 1906.

Issos. Traduit du néerlandais par J.-M. Delcour. Idem, p. 141-163. Néerlandais: *Issos*, extrait du roman *Iskander*, 1920.

Viellies gens et choses qui passent. Roman traduit du néerlandais par S. Roosenburg. Paris, Editions universitaires (Pays-Bas/Flandre), 1973. 326 p. Néerlandais: *Van oude mensen, de dingen die voorbijgaan*, 1906. De ce dernier livre, il existe une traduction inachevée et inédite par l'écrivain Neel Doff.

Willy Devos

louis couperus

traduit du néerlandais par willy devos.

la lorgnette

Il y avait à peu près cinq ans qu'un matin, à l'Opéra de Dresde, un jeune touriste Indo-néerlandais, journaliste, jeune homme raffiné de nature légèrement nerveuse, mais doux en dépit de son sang tropical, avait pris un billet pour une place au premier rang de la quatrième galerie pour entendre *La Valkyrie*. A l'époque, la quatrième galerie était celle où s'installaient tous les étrangers qui ne se payaient pas le luxe de prendre une loge. Même ceux qui auraient pu se le permettre, préféraient souvent la quatrième galerie à la troisième ou à la deuxième parce que, même s'il y avait l'abîme profond qui la séparait de la scène, on y entendait et voyait à merveille. C'était une journée splendide. Les parcs étaient ornés de feuillages dorés, l'air était chargé d'une douceur de vivre et, dans sa solitude passagèrement mélancolique, le jeune touriste se sentait heureux, flânant à travers la jolie ville, entrant dans quelque musée et déjeunant sous quelque gloriette au bord de l'Elbe qui clapotait sous le soleil. Et il caressait le doux rêve que le soir, il entendrait *La Valkyrie*, opéra qu'il n'avait pas encore vu; il ne se le pardonnait pas, du reste, car il était un fanatique de Wagner.

Sans qu'il parlât avec des personnes autres que la serveuse et le wattman, les heures passèrent. Il prit le thé, mangea quelque nourriture car, l'opéra commençant à une heure assez avancée, il savait qu'il ne lui resterait pas le temps de dîner. Puis, content et calme, tranquille et heureux, tel qu'il était en dépit de sa nature nerveuse et des accès de mélancolie dont il souffrait périodiquement, il se promena lentement - car il avait encore le temps - en direction de l'Opéra. Plusieurs magasins de la rue de Prague fermaient déjà leurs portes et cessaient leur activité. En voyant un opticien qui ordonnait à son employé de fermer les volets des fenêtres, il se rendit compte qu'il n'avait pas de lorgnette. L'idée lui vint soudain que la quatrième galerie - où il avait déjà pris une place à une autre occasion, mais plus à l'arrière - se trouvait à une distance considérable de la scène, et qu'une lorgnette lui serait très utile... Il se dit en même temps que la journée avait été peu coûteuse et que le prix de la place était de trois mark seulement, et lorsque son regard rencontra par hasard les yeux vifs de l'opticien, il lui fit un signe, comme par intuition, pressa le pas et cria, encore sur le trottoir:

- Le magasin est-il déjà fermé? Pourrais-je encore m'acheter une lorgnette?

D'un ricanement bienveillant, l'opticien, qui était grand et maigre, acquiesça de la tête et l'invita à entrer dans le magasin à moitié obscurci. A peine le touriste était-il entré, qu'il eut le pressentiment qu'il commettait une erreur et qu'il ferait mieux de quitter le magasin, parce que le visage de l'opticien ressemblait désagréablement à une tête d'oiseau. Mais cette impression fut si rapide, si gratuite et si vague qu'elle ne se mua

la lorgnette

pas en une idée clairement formulée. C'est pourquoi le jeune homme resta dans la magasin et reprit:

- J'aimerais avoir une lorgnette, un modèle simple et qui ne soit pas trop cher. L'opticien lui en montra quelques-unes en désignant d'un geste louangeur la marque des objectifs.
- Celle-ci est si petite, objecta timidement le jeune homme qui, étant de stature petite et maigre, aimait les grandes dimensions pour les objets usuels, et croyait inconsciemment qu'il en imposait parce qu'il se servait d'un grand mouchoir ou qu'il mettait des gants trop larges.
- Dans ce cas, prenez celle-ci, lui proposa l'opticien.
- Ce sont plutôt des jumelles pour les courses, rit le jeune touriste. Elles sont assez lourdes...

Il les mit devant ses yeux en réglant les objectifs. Il voyait très clairement la rue.

Le prix lui plaisait moins. S'il achetait cette lorgnette, il aurait une journée coûteuse. Mais quelle claire perspective de la rue ces objectifs ne lui offraient-ils pas!

- Soit, tant pis, dit le touriste. Je prends celle-ci.

Il paya. Il sortit, emportant la lorgnette dans son étui. Maintenant, il devait se dépêcher. Soudain, il pensa qu'il avait jugé la tête d'oiseau de l'opticien vraiment rébarbative. Mais il n'approfondit pas cette aversion; il lui arrivait assez souvent d'avoir ce genre d'antipathies ou de sympathies bizarres qui, parfois, ne manquaient pas de lui compliquer la vie de tous les jours.

Maintenant, il pressait le pas. Voilà l'Opéra. Déjà, un flot de silhouettes noires traversait la place qu'enveloppaient les lueurs vespérales, pour entrer par les larges portes éclairées. Bien qu'il sût qu'il n'était pas en retard, il se dépêcha, nerveux, et escalada allègrement les nombreux escaliers en se frayant un chemin au milieu des autres personnes qui montaient à leur aise. Ayant vite repéré sa place au premier rang, il s'y installa, tout heureux à la perspective de jouir de la musique.

Il sortit la lorgnette de l'étui et les posa tous les deux sur le large rebord devant lui. A côté de lui, à gauche et à droite et derrière lui, les places furent bientôt occupées. Comme toujours, la salle était comble; en bas aussi, les rangs des loges et le parterre se remplirent.

Soudain, le jeune homme pensa que la lorgnette pouvait tomber... dans la salle maintenant à moitié assombrie, et il la mit sur ses genoux. La représentation débuta dans un climat de pieuse attention et de solennité en honneur de Wagner. Dans la grande salle, qui était comble, on entendait à peine un bruit ou un mouvement, à peine un toussotement ou une main qui prenait une lorgnette, en dehors des ondes majestueu-

ses de la musique. Le jeune touriste, lui aussi, braqua sa lorgnette sur Siegmund, dont la voix le berçait chaleureusement, pour le rapprocher de lui.

Soudain, le plaisir esthétique qu'il éprouvait fut traversé par l'idée que de la place où il était assis, la salle faisait penser à un précipice, et que la lorgnette pesait lourd. Au même instant, un peu plus loin, un programme s'envolait dans le vide en tournoyant. Cela détourna son attention: il vit tourner le programme qui alla se poser sur la coiffure grise d'une dame. La main de celle-ci s'en empara comme s'il s'agissait d'un oiseau. A côté de la dame était assis un monsieur chauve au crâne luisant.

Mais déjà, Sieglinde captivait à nouveau l'attention du jeune touriste. La jeune et blonde fille germanique le passionnait, absorbait toute son âme, qui s'abandonnait au charme du chant. Il la trouvait éminemment poétique et émouvante lorsqu'elle était avec Siegmund dans la cabane de Hunding.

La lorgnette lui pesait lourd sur les genoux. Il la remit sur le rebord, où sa silhouette noire se dressait comme si c'était une double tourelle. Pourtant, elle y était en lieu sûr.

Puis, dans un réflexe presque humoristique, le jeune homme se pencha en avant pour voir qui était assis juste en dessous de lui, et sur qui la lorgnette tomberait éventuellement... si jamais elle tombait.

C'était une curiosité presque malsaine que lui inspirait cette idée d'une éventualité quasi impossible qui l'avait effleuré un bref instant. Car, maintenant qu'il s'était rendu compte que la lorgnette pouvait tomber, elle ne tomberait certainement pas.

Il ne distinguait pas nettement qui était assis juste en dessous de lui. La salle y était trop assombrie. Mais précisément à cause de cette obscurité, qui atténuait les contours des spectateurs, il revoyait à nouveau plus nettement, là-bas, la dame gris pigeon qu'il avait déjà remarquée, et qui avait saisi le programme volant. Et, à côté d'elle, le monsieur au crâne chauve...

Le crâne brillait. Parmi les milliers de silhouettes écoutant passionnément, qui étaient assises l'une à côté de l'autre, parmi toutes les coiffures des femmes et d'autres crânes chauves d'hommes, brillait ce crâne lointain... Il luisait à la hauteur des trois quarts environ de la distance qui séparait la quatrième galerie de la scène, là-bas, au loin... Rond comme une pleine lune obsédante, il brillait, perdu parmi toutes ces silhouettes entourées d'ombre, ces occiputs dévots et ces dos raides d'attention, il brillait comme une cible, il brillait, tout blanc, il luisait...

Se reprochant son étrange distraction, son absence qui l'importunait lui-même, le jeune touriste s'obligea à concentrer toute son attention sur Hunding. Ensuite, il jouit beaucoup du *Liebeslied*, de la brillante voix de ténor qui chantait l'amour et le

la lorgnette

printemps en éclosion. Mais il n'arrivait plus du tout à chasser de son esprit la boule luisante d'en bas, tellement elle l'obsédait. Chaque fois, son regard obliquait vers le crâne qui, dans l'obscurité de la salle, semblait briller maintenant telle une énorme bille blanche.

Un mouvement d'impatience et de répulsion envers lui-même, secoua le jeune homme. En même temps, il saisit la lorgnette de peur qu'elle ne tombât. Et la lorgnette ne tombait pas, et les mains du jeune homme la serraient plus fort qu'il ne fallait... et elles la braquaient sur Siegmund et Sieglinde...

Puis, ce fut comme s'il ne devait plus parvenir à se dominer... comme si quelque force impérative le contraignait à lancer la lorgnette dans l'espace de la salle, en visant la boule provocante, cette bille géante, la cible luisante, là-bas, aux trois quarts environ de la distance qui le séparait de la scène.

Dans un mouvement de résistance véhément, il se jeta en arrière... et, tremblant de tout son corps, il réussit encore à déposer la lorgnette. Il n'y arrivait presque plus. Puis, il serra les bras contre son corps, pour ne pas saisir la lorgnette, pour ne pas la lancer vers la cible ronde qui luisait là-bas, au loin.

Sa voisine lui jeta un rapide coup d'œil de côté. Ce geste lui apparut comme un sauvetage maternel.

- Je vous demande pardon, murmura-t-il, pâle et à moitié fou. Je ne me sens pas bien. Je me sens très malade. Permettez que je vous dérange un instant. J'aimerais m'en aller.

C'était à la fin du premier acte. Il se leva. Tremblant, mais sans faire le moindre bruit, il se glissa le long des genoux des cinq, six personnes qui le séparaient de l'extrémité du rang.

- Vous oubliez votre lorgnette, lui souffla encore la voisine.

- Ne vous inquiétez pas, madame, je reviendrai tout à l'heure, j'espère.

Il descendit et monta quelques marches en trébuchant. Chut!, soufflaient des voix exaspérées. Puis, le rideau tomba, la clarté se fit dans la salle, et les applaudissements fusèrent. Dans la salle maintenant éclairée, son obsession d'il y a quelques instants lui semblait une sottise, une mauvaise blague, une impulsion gratuite à laquelle il ne serait jamais laissé aller, du reste! Il n'était pas fou, tout de même! Lancer sa lorgnette dans la salle? Allons, maintenant il saurait surmonter cette folle impulsion; un rien de volonté et de raison y suffirait. Il avait faim et se rendit au buffet pour y manger un sandwich avec un verre de bière. Voilà qui pourrait le calmer après la folie de tout à l'heure.

Lorsque la salle s'obscurcit au début du second acte, il pensait cependant que ce qui

lui avait pris devait être une sorte d'acrophobie, ce que les Français appellent le *vertige de l'abîme*... Il ne s'était pourtant pas senti l'envie de se jeter en bas. Peut-être ferait-il mieux de ne plus prendre dorénavant une place au premier rang, si haut au-dessus de l'abîme de la salle... Non, il ferait mieux de rester debout, à l'arrière, dans le passage. Car même si cette obsession avait été une sottise, il se pourrait qu'elle le reprît s'il s'asseyait à nouveau sur le même fauteuil, et elle gâcherait tout le plaisir qu'il prenait à la musique.

Il restait debout. Là-bas, sa place restait inoccupée, et les deux tourelles de sa lorgnette noire se dressaient, sarcastiques mais inoffensives, sur le large rebord devant le fauteuil vide. Mais il lui suffisait de se dresser sur la pointe des pieds pour apercevoir encore tout juste, dans la salle, la crâne blanc qui brillait telle une cible...

Tourmenté, il haussa les épaules, claqua de la langue pour chasser son irritation et écouta attentivement les cris triomphants que lançait Brunhilde du haut du rocher où elle était apparue. Il devint plus calme et se mit à savourer.

Le *Feuerzauber* le submergea délicieusement, et sa pure jouissance lui rendit tout à fait son équilibre.

Lorsque l'opéra fut terminé, il se proposa cependant de ne plus jamais prendre une place au premier rang de la quatrième galerie. En tout cas, jamais plus il ne prendrait une lorgnette si grande. En outre, il n'emporterait pas la lorgnette qui lui avait pesé si étrangement dans les mains et qui, jointe à ce précipice et à cette cible idiote, là-bas, lui avait inspiré cette folle impulsion... Il la laisserait là... avec les deux tourelles noires... sur le large rebord... face au précipice et à la salle qui se vidait de tous les côtés.

C'était comme s'il s'enfuyait par les escaliers, craignant que quelqu'un ne lui criât qu'il avait oublié sa lorgnette.

•

C'était cinq ans plus tard. Il avait réussi dans sa carrière. Il était marié. Il avait effectué plusieurs petits voyages en été, en hiver, aussi bien pour son travail que pour son plaisir. Il n'était plus revenu à Dresde mais, cette année-là, il y repassa par hasard. Au début de l'automne, lorsque les parcs prennent leurs teintes dorées, les affiches de l'Opéra annonçaient une série de représentations de *L'Anneau du Nibelung*. Ce soir-là, on donnait *La Valkyrie*. Il se souvenait encore de la magnifique représentation d'il y avait cinq ans. Le souvenir de son obsession s'était estompé; il ne lui restait plus qu'un souvenir très vague du vertige qui, depuis, l'avait fait quelquefois sourire et hausser

la lorgnette

les épaules. Bien sûr, ce soir, il irait réentendre *La Valkyrie*. A la location, on lui dit que la salle était complète.

Il le déplora. Il se détourna pour s'en aller. A ce moment précis, quelqu'un s'approcha et annonça au préposé qu'il mettait à sa disposition la place qu'il avait réservée au premier rang de la quatrième galerie. Il lui était impossible d'assister au spectacle.

Le jeune homme s'empressa de reprendre la place et se demanda où il avait encore vu cette tête d'oiseau rébarbative... Allons, il serait à nouveau assis au premier rang de la quatrième galerie, si haut, mais cette fois-ci il n'aurait pas le vertige, et il ne se laisserait pas désorienter par une folle impulsion. D'ailleurs, il ne prendrait même pas de lorgnette. Il n'en avait pas, et il ne s'en achèterait pas.

Le soir, il arriva un peu en retard. La salle était déjà assombrie et comble; l'ouverture venait de commencer. Il hésitait à déranger les spectateurs du premier rang, mais l'ouvreuse estima que, ne devant déranger que quatre personnes, il pouvait parfaitement atteindre sa place. Il se glissa donc le long de leurs genoux en murmurant quelques excuses et s'assit.

Puis, l'ouvreuse se pencha vers lui en murmurant, et lui présenta une grande lorgnette en demandant:

- Peut-être désirez-vous louer une lorgnette? C'est un mark.

Il crut déceler quelque sarcasme dans la voix de l'ouvreuse, s'effraya et regarda la lorgnette qu'elle lui présentait. C'était sa lorgnette à lui, celle qu'il avait abandonnée ici même, cinq ans auparavant, qu'il n'avait jamais réclamée, qui n'avait jamais été déclarée au bureau de police, et que l'ouvreuse louait à quelque spectateur si l'occasion s'en présentait. C'était sa lorgnette à lui. Avant qu'il eût pu refuser, il avait saisi l'objet d'un geste irrésistible. Des voix exaspérées faisaient: chut!, et déjà l'ouvreuse se retirait, lui faisant signe qu'il payerait tout à l'heure...

Puis, au beau milieu du duo entre Siegmund et Sieglinde, en haut, au premier rang de la quatrième galerie, quelqu'un se tortilla en criant comme s'il était frappé d'une attaque d'épilepsie, comme s'il luttait avec une force plus puissante que lui, et à travers la salle arrachée à sa pieuse attention, une main lança un lourd objet qui, telle une pierre, se précipita dans l'abîme en esquissant une large courbe.

Et au parterre où, à côté d'une dame gris pigeon, était assis un homme chauve, un autre, bien que jamais visé ni jamais remarqué, fut frappé fatalement et expira en poussant un hurlement, tandis que son cerveau éclatait.